Ami du Clergé du 30 juillet 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Assomption. — I. La gloire de Marie et la nôtre, 433. — II. L'Ascension de Jésus et l'Assomption de Marie, 434.
Cours de Prônes sur les Sacrements. — XIV. L'Eucharistie : la présence réelle, 437.
Petits prônes. — XXXIX. *11e Dim. après la Pentecôte :* Les âmes sourdes et muettes, 439. — XL. *12e Dimanche :* Charité effective et désintéressée, 441.
Courtes instructions sur le « Pater » *(fin)*. — XII. La délivrance du mal, 442.
Le « Salve, Regina. » — VII. Les cris de l'exil, 444.
Les Litanies de S. Joseph. — XXIV. *Terreur des démons :* La lutte contre le démon, 446.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LA GLOIRE DE MARIE ET LA NÔTRE

Mes frères,

L'Assomption est le couronnement des gloires de Marie. La liturgie qui essaie de nous représenter ce mystère s'écrie avec le prophète : « *Quæ est ista quæ ascendit de deserto...?* Quelle est cette créature qui monte du désert pleine de charmes, appuyée sur son Bien-Aimé ? » (Cant., VIII, 5). Cette créature privilégiée c'est l'humble Vierge qu'un jour, en cette terre ingrate de Nazareth, l'ange saluait « pleine de grâce », en lui annonçant le mystère de l'Incarnation. C'est Marie. Elle s'avance, appuyée sur le bras de son fils bien-aimé, qui veut lui faire partager sa gloire et sa puissance, et l'introduit au Royaume pour la couronner Reine du ciel et de la terre.

Avant d'énoncer les raisons qui motivent et le principe d'où découlent pour une créature une gloire telle que la montée au ciel en corps et en âme, saluons notre Reine et disons-lui du fond du cœur : *Ave, Maria.*

I

Quand le vainqueur autrefois revenait du combat, il présentait au sénat et au peuple assemblés pour le fêter les trophées conquis sur l'ennemi. C'était la preuve de sa victoire.

Jésus, le grand Victorieux, était remonté aux cieux le jour de son Ascension. Mais où donc était le fruit de sa conquête, la preuve de sa victoire ? Il était venu sur la terre pour sauver l'humanité ; où était le résultat de sa mission ?

Le voici, c'est Marie. C'est elle, en effet, qui est la première rachetée. C'est à son âme que pour la première fois, par avance, fut appliquée la grâce de la Rédemption. Elle y produisit la merveille de l'Immaculée Conception. Jésus aujourd'hui présente à son Père et aux habitants du ciel cette nouvelle Eve refaite par lui, toute belle, sans tache, sainte, pleine de grâce et de vie, exemplaire de la restauration opérée dans l'humanité, et qui sera suivie par une longue lignée de fils marchant sur ses pas. Pour le triomphe même du Christ, l'Assomption de Marie était nécessaire.

Elle ne l'était pas moins pour la défaite de l'enfer. Pas plus que le Christ, la mort, servante de Satan, ne pouvait retenir Marie en son tombeau. Car la mort, dit S. Paul, est le salaire du péché. Or, comme le Christ, Marie avait expérimenté les misères de l'humanité, hormis le péché. La mort pour Marie ne pouvait donc être qu'un sommeil destiné à achever en elle la ressemblance des prédestinés avec le Christ, — *Quos... prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom., VIII, 29), — et à permettre pour l'élue à la grâce et à la gloire le grand réveil de la Résurrection.

II

Cependant, m. f., quelles que soient les raisons — car il y en a d'autres — qui motivent l'Assomption de Marie, la source d'où découle pour une créature une gloire telle que la montée au ciel en corps et en âme sollicite davantage notre curiosité et excite plus efficacement notre intérêt.

Sans doute, m. f., c'est Dieu, principe et fin dernière de toutes choses, qui est l'auteur et le consommateur de notre destinée et de notre foi. C'est lui qui de toute éternité a fixé le choix de ses élus, qui les appelle, les prévient, les suit, les accompagne de sa grâce, et enfin les glorifie : *Quos prædestinavit, hos et vocavit, illos et glorificavit* (Rom., VIII, 30). Marie ne s'y trompe pas, et c'est au Dieu tout-puissant qui a fait en elle de grandes choses qu'elle fait remonter la cause de tout son bonheur : « Toutes les nations me proclameront bienheureuse », s'écrie-t-elle dans son chant d'actions de grâces. Mais pourquoi ? « Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* » Le bon Dieu, le bon Dieu seul est l'auteur de tout son bonheur.

Cependant, m. f., l'homme n'est pas totalement étranger à son propre bonheur. « Dieu, dit S. Augustin, qui nous a créés sans nous ne nous sauve pas sans nous. » Le salut est le résultat de l'action divine et de la libre coopération de l'homme. Dieu qui nous a créés à son image et ressemblance nous a donné la liberté, et il veut que nous en fassions un bon usage. Il veut que le salut qu'il nous présente soit librement reçu, accepté par nous.

Marie l'indique discrètement : *Respexit,* Dieu a regardé, fixé son choix — voilà l'action divine ; — *humilitatem ancillæ,* l'humilité de sa servante — voici la part de la créature : l'humilité de la servante, c'est-à-dire la soumission amoureuse, effective et sans réserve de la créature au bon plaisir divin.

Oui, Marie s'est humiliée sans réserve en se déclarant la servante du Seigneur. Un jour, un ange lui apparaît qui lui propose des choses mystérieuses, un mystère de contradiction : rester vierge et bercer un fils sur ses genoux. Comment cela peut-il se faire ? Pour produire son fruit, l'arbre ne doit-il

pas auparavant se dépouiller de sa fleur ? L'esprit humain y trouve une pierre d'achoppement. Marie, elle, fait confiance au messager du Tout-Puissant. Loin de se scandaliser, elle s'humilie et s'écrie : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. » Et aussitôt le Tout-Puissant réalise en elle de grandes choses qu'Elisabeth proclamera en disant : « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'avoir cru ; tout ce que le Seigneur vous a révélé trouvera en vous son accomplissement. »

C'est donc dans un acte de foi que prennent leur source toutes les gloires de Marie, dans cet acte où l'homme s'abaisse devant Dieu pour lui faire confiance sur parole, alors même qu'il ne comprend pas, et se soumettre effectivement à lui. Servante, Marie ne se contente pas d'en faire la déclaration, elle l'est effectivement : à la crèche où elle rend à Dieu le service de lui prêter son sang et sa vie, jusqu'au Calvaire où, debout au pied de la croix, à l'Amour qui s'immole elle rend encore le service de l'amour compatissant. Et il en a été de même toute sa vie, car si elle recueille les joies, elle accepte toutes les charges de la maternité et toutes les souffrances qui lui sont révélées comme partie intégrante de son rôle dans l'économie de la Rédemption du monde. Mais alors, parce qu'elle s'est humiliée d'esprit et de cœur, parce qu'elle a compati aux douleurs du Christ, elle est glorifiée, car « celui qui s'humilie sera élevé. » (Luc, XIV, 11).

M. f., un jour où Jésus avait, de son éloquence habituelle, émerveillé le peuple qui s'attachait à ses pas, une voix montant de la foule s'écria : « *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein auquel vous vous êtes nourri. » — Et Jésus de remettre au point — pourtant il s'agissait de sa mère — : « *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Combien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent ! » (Luc, XI, 27-8). Ce n'est pas d'être le parent de Jésus, son père, sa mère, son frère selon la chair, qui est glorieux et donne le bonheur, mais c'est de l'être selon l'esprit. Ceux qui ont conçu le Verbe de Dieu dans leur cœur sont bien plus heureux que celle qui l'a conçu dans ses chastes entrailles. Marie, avant d'être mère selon la chair, l'était aussi selon l'esprit : par la foi elle possédait déjà le Verbe de Dieu dans son cœur. Avant qu'elle eut dit : « *Ecce ancilla Domini,* Je suis la servante du Seigneur », l'ange avait déjà dit : « *Dominus tecum.* Le Seigneur est avec vous. »

M. f., le bon Dieu nous appelle tous au salut, à la gloire du ciel. Il est mort pour tous afin de nous sauver tous. Mais il attend et il a besoin de notre libre coopération. Il nous propose le mystère du salut et de la vie éternelle dans sa religion. Il nous faut l'accepter, même sans comprendre, et avec Marie nous incliner devant sa parole sans la prétention de vouloir, créatures finies, saisir et épuiser toute la connaissance de la parole infinie.

Et si cet acte de foi se traduit dans la soumission de toute notre vie à la parole de Dieu, par l'accomplissement des commandements qu'elle nous impose, alors s'accompliront aussi pour nous les grandes promesses qu'elle renferme : le pardon de nos péchés, la sanctification de nos âmes, la résurrection de la chair. Et au jour du grand réveil de ceux qui dorment dans le tombeau, au seuil des portes éternelles, le Roi et la Reine, Jésus et Marie, viendront nous recevoir pour nous introduire au Royaume de bonheur et de gloire, où durant toute l'éternité nous chanterons le cantique d'actions de grâces au Dieu tout-puissant qui a daigné abaisser sur nous, comme sur Marie, son regard de complaisance : *Magnificat anima mea Dominum!* En lui notre âme exultera de joie éternellement. Ainsi soit-il.

II

L'ASCENSION DE JÉSUS ET L'ASSOMPTION DE MARIE

Mes frères,

Jésus et Marie sont étroitement unis dans tous les mystères de leur vie, dont l'ensemble constitue le grand mystère de la Rédemption du monde. Mystères de mon rosaire, mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux, je ne puis vous méditer sans unir, dans ma pensée et dans mon amour, Jésus et Marie, Marie et Jésus. Leurs deux vies entrecroisées forment la trame d'une seule et même histoire.

Le Bienh. de Montfort l'a écrit, et on ne peut le mieux exprimer après lui : Marie est si intimement unie à Jésus, qu'on séparerait plutôt la lumière du soleil, la chaleur du feu ; je dis plus, on séparerait plutôt tous les anges et les saints de Jésus, que la divine Marie [1].

Ne nous imaginons donc pas cette union de Notre-Seigneur et de Notre-Dame purement à l'extérieur, comme une sorte de vie côte à côte du fils et de la mère, telle que l'exigeait la nature humaine de Notre-Seigneur et telle qu'elle existe souvent dans les familles ici-bas. Cette union se noue dans les profondeurs mêmes de leurs mystères communs. Elle se noue dans les profondeurs de ces mystères, je veux dire, dans le but que la divine Providence a fixé à ces mystères pour le salut de l'humanité.

Cette union que l'on constate tout le cours de leur vie s'achève ici-bas et s'inaugure au ciel, dans les mystères de l'Ascension de Notre-Seigneur et de l'Assomption de Notre-Dame.

Les deux mystères se répondent. L'Assomption de la Mère, c'est le pendant de l'Ascension du Fils. Ici s'achève, se consomme et se scelle, pour les siècles des siècles, leur étroite union, voulue de toute éternité par Dieu le Père, vécue dans les mêmes joies et les mêmes souffrances de la terre, glorieusement manifestée dans les mêmes triomphes d'après le tombeau.

[1] *Traité de la Vraie Dévotion à la Ste Vierge*, n. 63.

Ils ne s'accomplissent pas à la même heure, ni le même jour : car l'Eglise naissante avait besoin d'une mère près de son berceau. Orpheline trop jeune de son Dieu et de sa mère à la fois, il semble qu'elle n'eût pu faire son chemin ou du moins qu'il eût manqué une fleur de délicatesse à son éducation. Les premiers chrétiens devaient connaître la sainteté, la bonté, le cœur de leur mère, pour en transmettre l'image et le souvenir vénérés dans la famille.

Mais, encore une fois, c'est la même idée qui inspire Dieu dans l'Ascension de son Fils et dans l'Assomption de sa Mère. De rapprocher ces deux mystères, dans leur histoire et dans leurs raisons divines, nous fera mieux comprendre cette pensée de Dieu. Une douce impression s'en dégagera, celle que par l'Assomption Dieu nous a donné près de son Fils, au ciel, une médiatrice toujours exaucée, qui nous suit d'un regard plein de sollicitude dans nos luttes et dans nos peines d'ici-bas, afin d'aider notre faiblesse à mériter un jour sa gloire pour l'éternité.

I

Depuis la Résurrection, depuis quarante jours, Notre-Seigneur avait redonné aux siens l'inexprimable bonheur de sa présence et de ses entretiens. Les adieux du Jeudi Saint n'avaient donc pas été définitifs. Les Apôtres devaient si bien s'habituer à cette survie de leur Maître, qu'il leur arrivait parfois de perdre la pensée d'une séparation sans retour.

Un jour, pourtant, il les emmena sur cette montagne des Oliviers où déjà l'on s'était quitté une première fois. Sur la route de Béthanie qui les y conduisait, ils durent avoir le pressentiment du départ suprême. L'illusion, dans laquelle ils vivaient à certaines heures, s'évanouit.

Le Christ ressuscité souriait en effet aux siens, de ce sourire des séparations qui est tempéré de toute la tristesse qui monte au cœur et afflue aux lèvres. Il avait un mot du cœur pour chacun : plus trempé encore de cette ineffable tendresse des adieux de la dernière Cène, alors qu'il les appelait ses chers petits enfants : *filioli*. Il s'attardait avec chacun d'eux, comme s'il ne pouvait se résoudre à les quitter.

Enfin, il s'éleva dans le ciel et un nuage leur déroba sa vue.

Cette fois, c'était bien fini. Après l'Ascension de leur Maître, les Apôtres ne le reverraient plus. La tristesse dut envahir leur cœur.

La tristesse ? peut-être, mais aussi un sentiment de joie. Jésus leur avait dit : « Si vous m'aimiez, assurément vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père » (Joan., XIV, 28) ; il leur avait dit encore : « Il vous est utile que je remonte vers mon mon Père » (Joan., XVI, 7). Sans doute, ils ne prendraient pleine conscience de ces paroles que dans quelques jours, sous l'illumination de l'Esprit-Saint, au Cénacle ; pourtant, déjà ils pressentaient la joie et la gloire de ce mystère.

Car, je vous le demande, pourquoi Dieu a-t-il voulu et décidé ce mystère de l'Ascension de Jésus ? Evidemment, comme la récompense de ses abaissements, de ses humiliations, de ce que S. Paul a nommé son anéantissement. Il est le Dieu qui confond les puissants et qui exalte les humbles, ainsi qu'avait dit la Vierge de la Visitation : « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* » (Luc, I, 52).

Mais ne l'oublions pas, N.-S. Jésus-Christ n'est pas une personne privée, sans rôle et sans mission dans l'humanité. Si je pouvais ainsi m'exprimer, je dirais qu'il ne s'appartient pas. Il est descendu du ciel *propter nos et propter nostram salutem*, pour nous et pour notre salut. Il est, par vocation éternelle, Sauveur, Rédempteur, Libérateur. Tous les mystères de sa vie ont une portée d'intérêt public, un retentissement d'ordre général, une répercussion universelle. Il se fait homme : pour nous et pour notre salut ; il mène pendant trente ans une vie cachée : pour nous et pour notre salut ; il guérit, il prêche, il pardonne : pour nous et pour notre salut ; il est condamné, chargé de sa croix, mis à mort : pour nous et pour notre salut.

Et ainsi, pareillement, pour nous et pour notre salut, il ressuscite, il monte au ciel, il s'assied à la droite de Dieu. Voilà le dernier mot des mystères glorieux, au même titre que des mystères joyeux et douloureux. Nous en avons le témoignage de l'apôtre S. Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr., VII, 25), il est entré au ciel ; pourquoi ? afin d'intercéder pour nous. Et Jésus lui-même n'avait-il pas dit à ses disciples : « Je vais vous préparer une place. *Vado parare vobis locum* » (Joan., XIV, 4) ?

Oui, la présence au ciel de l'humanité sainte de Jésus est une prière continuelle, ininterrompue, perpétuelle, à Dieu son Père pour le monde racheté. Ce vêtement de chair de son Verbe éternel lui rappelle l'anéantissement volontaire et miséricordieux de son Fils fait homme pour notre salut ; les cicatrices glorieuses de son front, de ses mains, de sa poitrine, de ses pieds, supplient puissamment comme au Calvaire ; la glorification de notre nature dans la personne de son Fils lui parle incessamment de la gloire à laquelle il nous destine.

O Christ ressuscité et monté aux cieux, vous êtes véritablement notre aide, notre secours, notre médiateur auprès de Dieu le Père : *Ascensor cœli, auxiliator tuus !* (Deut., XXXIII, 26).

II

A quelques années de là, Marie allait se trouver associée au triomphe et aux fonctions de son enfant. L'Eglise une fois élevée, doucement, la Vierge rendit son âme dans une extase d'amour. A la lettre, elle s'endormit dans le baiser du Seigneur ; car il y eut tant de calme dans cette mort qu'on ne peut mieux l'appeler avec l'Eglise qu'un sommeil, et ce fut par un tel élan d'amour qu'il faut bien le nommer un baiser.

Miraculeusement, racontent en substance les anciens récits, les Apôtres s'étaient trouvés réunis près du lit funèbre de Marie. Seul, comme aux pre-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

pas auparavant se dépouiller de sa fleur ? L'esprit humain y trouve une pierre d'achoppement. Marie, elle, fait confiance au messager du Tout-Puissant. Loin de se scandaliser, elle s'humilie et s'écrie : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. » Et aussitôt le Tout-Puissant réalise en elle de grandes choses qu'Elisabeth proclamera en disant : « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'avoir cru ; tout ce que le Seigneur vous a révélé trouvera en vous son accomplissement. »

C'est donc dans un acte de foi que prennent leur source toutes les gloires de Marie, dans cet acte où l'homme s'abaisse devant Dieu pour lui faire confiance sur parole, alors même qu'il ne comprend pas, et se soumettre effectivement à lui. Servante, Marie ne se contente pas d'en faire la déclaration, elle l'est effectivement : à la crèche où elle rend à Dieu le service de lui prêter son sang et sa vie, jusqu'au Calvaire où, debout au pied de la croix, à l'Amour qui s'immole elle rend encore le service de l'amour compatissant. Et il en a été de même toute sa vie, car si elle recueille les joies, elle accepte toutes les charges de la maternité et toutes les souffrances qui lui sont révélées comme partie intégrante de son rôle dans l'économie de la Rédemption du monde. Mais alors, parce qu'elle s'est humiliée d'esprit et de cœur, parce qu'elle a compati aux douleurs du Christ, elle est glorifiée, car « celui qui s'humilie sera élevé. » (Luc, XIV, 11).

M. f., un jour où Jésus avait, de son éloquence habituelle, émerveillé le peuple qui s'attachait à ses pas, une voix montant de la foule s'écria ; « *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein auquel vous vous êtes nourri. » — Et Jésus de remettre au point — pourtant il s'agissait de sa mère — : « *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Combien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent ! » (Luc, XI, 27-8). Ce n'est pas d'être le parent de Jésus, son père, sa mère, son frère selon la chair, qui est glorieux et donne le bonheur, mais c'est de l'être selon l'esprit. Ceux qui ont conçu le Verbe de Dieu dans leur cœur sont bien plus heureux que celle qui l'a conçu dans ses chastes entrailles. Marie, avant d'être mère selon la chair, l'était aussi selon l'esprit : par la foi elle possédait déjà le Verbe de Dieu dans son cœur. Avant qu'elle eut dit : « *Ecce ancilla Domini,* Je suis la servante du Seigneur », l'ange avait déjà dit : « *Dominus tecum.* Le Seigneur est avec vous. »

M. f., le bon Dieu nous appelle tous au salut, à la gloire du ciel. Il est mort pour tous afin de nous sauver tous. Mais il attend et il a besoin de notre libre coopération. Il nous propose le mystère du salut et de la vie éternelle dans sa religion. Il nous faut l'accepter, même sans comprendre, et avec Marie nous incliner devant sa parole sans la prétention de vouloir, créatures finies, saisir et épuiser toute la connaissance de la parole infinie.

Et si cet acte de foi se traduit dans la soumission de toute notre vie à la parole de Dieu, par l'accomplissement des commandements qu'elle nous impose, alors s'accompliront aussi pour nous les grandes promesses qu'elle renferme : le pardon de nos péchés, la sanctification de nos âmes, la résurrection de la chair. Et au jour du grand réveil de ceux qui dorment dans le tombeau, au seuil des portes éternelles, le Roi et la Reine, Jésus et Marie, viendront nous recevoir pour nous introduire au Royaume de bonheur et de gloire, où durant toute l'éternité nous chanterons le cantique d'actions de grâces au Dieu tout-puissant qui a daigné abaisser sur nous, comme sur Marie, son regard de complaisance : *Magnificat anima mea Dominum!* En lui notre âme exultera de joie éternellement. Ainsi soit-il.

II

L'ASCENSION DE JÉSUS ET L'ASSOMPTION DE MARIE

Mes frères,

Jésus et Marie sont étroitement unis dans tous les mystères de leur vie, dont l'ensemble constitue le grand mystère de la Rédemption du monde. Mystères de mon rosaire, mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux, je ne puis vous méditer sans unir, dans ma pensée et dans mon amour, Jésus et Marie, Marie et Jésus. Leurs deux vies entrecroisées forment la trame d'une seule et même histoire.

Le Bienh. de Montfort l'a écrit, et on ne peut le mieux exprimer après lui : Marie est si intimement unie à Jésus, qu'on séparerait plutôt la lumière du soleil, la chaleur du feu ; je dis plus, on séparerait plutôt tous les anges et les saints de Jésus, que la divine Marie [1].

Ne nous imaginons donc pas cette union de Notre-Seigneur et de Notre-Dame purement à l'extérieur, comme une sorte de vie côte à côte du fils et de la mère, telle que l'exigeait la nature humaine de Notre-Seigneur et telle qu'elle existe souvent dans les familles ici-bas. Cette union se noue dans les profondeurs mêmes de leurs mystères communs. Elle se noue dans les profondeurs de ces mystères, je veux dire, dans le but que la divine Providence a fixé à ces mystères pour le salut de l'humanité.

Cette union que l'on constate tout le cours de leur vie s'achève ici-bas et s'inaugure au ciel, dans les mystères de l'Ascension de Notre-Seigneur et de l'Assomption de Notre-Dame.

Les deux mystères se répondent. L'Assomption de la Mère, c'est le pendant de l'Ascension du Fils. Ici s'achève, se consomme et se scelle, pour les siècles des siècles, leur étroite union, voulue de toute éternité par Dieu le Père, vécue dans les mêmes joies et les mêmes souffrances de la terre, glorieusement manifestée dans les mêmes triomphes d'après le tombeau.

[1] *Traité de la Vraie Dévotion à la Ste Vierge*, n. 63.

Ils ne s'accomplissent pas à la même heure, ni le même jour : car l'Eglise naissante avait besoin d'une mère près de son berceau. Orpheline trop jeune de son Dieu et de sa mère à la fois, il semble qu'elle n'eût pu faire son chemin ou du moins qu'il eût manqué une fleur de délicatesse à son éducation. Les premiers chrétiens devaient connaître la sainteté, la bonté, le cœur de leur mère, pour en transmettre l'image et le souvenir vénérés dans la famille.

Mais, encore une fois, c'est la même idée qui inspire Dieu dans l'Ascension de son Fils et dans l'Assomption de sa Mère. De rapprocher ces deux mystères, dans leur histoire et dans leurs raisons divines, nous fera mieux comprendre cette pensée de Dieu. Une douce impression s'en dégagera, celle que par l'Assomption Dieu nous a donné près de son Fils, au ciel, une médiatrice toujours exaucée, qui nous suit d'un regard plein de sollicitude dans nos luttes et dans nos peines d'ici-bas, afin d'aider notre faiblesse à mériter un jour sa gloire pour l'éternité.

I

Depuis la Résurrection, depuis quarante jours, Notre-Seigneur avait redonné aux siens l'inexprimable bonheur de sa présence et de ses entretiens. Les adieux du Jeudi Saint n'avaient donc pas été définitifs. Les Apôtres devaient si bien s'habituer à cette survie de leur Maître, qu'il leur arrivait parfois de perdre la pensée d'une séparation sans retour.

Un jour, pourtant, il les emmena sur cette montagne des Oliviers où déjà l'on s'était quitté une première fois. Sur la route de Béthanie qui les y conduisait, ils durent avoir le pressentiment du départ suprême. L'illusion, dans laquelle ils vivaient à certaines heures, s'évanouit.

Le Christ ressuscité souriait en effet aux siens, de ce sourire des séparations qui est tempéré de toute la tristesse qui monte au cœur et afflue aux lèvres. Il avait un mot du cœur pour chacun : plus trempé encore de cette ineffable tendresse des adieux de la dernière Cène, alors qu'il les appelait ses chers petits enfants : *filioli*. Il s'attardait avec chacun d'eux, comme s'il ne pouvait se résoudre à les quitter.

Enfin, il s'éleva dans le ciel et un nuage leur déroba sa vue.

Cette fois, c'était bien fini. Après l'Ascension de leur Maître, les Apôtres ne le reverraient plus. La tristesse dut envahir leur cœur.

La tristesse ? peut-être, mais aussi un sentiment de joie. Jésus leur avait dit : « Si vous m'aimiez, assurément vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père » (Joan., XIV, 28) ; il leur avait dit encore : « Il vous est utile que je remonte vers mon mon Père » (Joan., XVI, 7). Sans doute, ils ne prendraient pleine conscience de ces paroles que dans quelques jours, sous l'illumination de l'Esprit-Saint, au Cénacle ; pourtant, déjà ils pressentaient la joie et la gloire de ce mystère.

Car, je vous le demande, pourquoi Dieu a-t-il voulu et décidé ce mystère de l'Ascension de Jésus ? Evidemment, comme la récompense de ses abaissements, de ses humiliations, de ce que S. Paul a nommé son anéantissement. Il est le Dieu qui confond les puissants et qui exalte les humbles, ainsi qu'avait dit la Vierge de la Visitation : « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* » (Luc, I, 52).

Mais ne l'oublions pas, N.-S. Jésus-Christ n'est pas une personne privée, sans rôle et sans mission dans l'humanité. Si je pouvais ainsi m'exprimer, je dirais qu'il ne s'appartient pas. Il est descendu du ciel *propter nos et propter nostram salutem*, pour nous et pour notre salut. Il est, par vocation éternelle, Sauveur, Rédempteur, Libérateur. Tous les mystères de sa vie ont une portée d'intérêt public, un retentissement d'ordre général, une répercussion universelle. Il se fait homme : pour nous et pour notre salut ; il mène pendant trente ans une vie cachée : pour nous et pour notre salut ; il guérit, il prêche, il pardonne : pour nous et pour notre salut ; il est condamné, chargé de sa croix, mis à mort : pour nous et pour notre salut.

Et ainsi, pareillement, pour nous et pour notre salut, il ressuscite, il monte au ciel, il s'assied à la droite de Dieu. Voilà le dernier mot des mystères glorieux, au même titre que des mystères joyeux et douloureux. Nous en avons le témoignage de l'apôtre S. Paul : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr., VII, 25), il est entré au ciel ; pourquoi ? afin d'intercéder pour nous. Et Jésus lui-même n'avait-il pas dit à ses disciples : « Je vais vous préparer une place. *Vado parare vobis locum* » (Joan., XIV, 4) ?

Oui, la présence au ciel de l'humanité sainte de Jésus est une prière continuelle, ininterrompue, perpétuelle, à Dieu son Père pour le monde racheté. Ce vêtement de chair de son Verbe éternel lui rappelle l'anéantissement volontaire et miséricordieux de son Fils fait homme pour notre salut ; les cicatrices glorieuses de son front, de ses mains, de sa poitrine, de ses pieds, supplient puissamment comme au Calvaire ; la glorification de notre nature dans la personne de son Fils lui parle incessamment de la gloire à laquelle il nous destine.

O Christ ressuscité et monté aux cieux, vous êtes véritablement notre aide, notre secours, notre médiateur auprès de Dieu le Père : *Ascensor cœli, auxiliator tuus !* (Deut., XXXIII, 26).

II

A quelques années de là, Marie allait se trouver associée au triomphe et aux fonctions de son enfant. L'Eglise une fois élevée, doucement, la Vierge rendit son âme dans une extase d'amour. A la lettre, elle s'endormit dans le baiser du Seigneur ; car il y eut tant de calme dans cette mort qu'on ne peut mieux l'appeler avec l'Eglise qu'un sommeil, et ce fut par un tel élan d'amour qu'il faut bien le nommer un baiser.

Miraculeusement, racontent en substance les anciens récits, les Apôtres s'étaient trouvés réunis près du lit funèbre de Marie. Seul, comme aux pre-

mières apparitions de son Maître, l'apôtre Thomas n'assistait pas aux suprêmes adieux. Lorsqu'il eut rejoint le groupe apostolique, il demanda qu'on ouvrît le sépulcre pour qu'il eût la consolation de contempler une dernière fois le visage de la Vierge. On roula la pierre qui fermait le tombeau. Merveille ! Comme à l'aube du Samedi Saint, il n'y avait plus que le linceul ; les fleurs déposées par leur piété n'étaient pas encore flétries, leur parfum embaumait l'atmosphère. Ils levèrent les yeux, peut-être devinant qu'un prodige, pareil à celui de l'Ascension de Jésus, s'était répété pour celle qui était sa Mère. Et ils virent la Vierge monter dans un cortège d'anges, vers les cieux, descendus à sa rencontre.

Qui nous dira où finit l'histoire, où commence la légende, dans ces traditions anciennes sur la résurrection et l'Assomption de la Très Sainte Vierge? Dans l'ignorance où nous sommes des circonstances historiques de ces événements, il est permis à notre piété de rêver à son gré du charme de ce départ. Surtout il faut en comprendre la signification.

Or, puisque la Vierge Marie communie à ce qu'il y a de plus profond, de plus intime, de plus caché dans les mystères de son divin Fils, n'allons pas chercher ailleurs la raison dernière de son Assomption glorieuse en corps et en âme dans le ciel. Pour elle aussi, l'Assomption est son triomphe, je le reconnais, le triomphe de son humilité, de sa virginité, de sa maternité divine, de toutes ses vertus et de toutes ses prérogatives ; mais pour elle également, en définitive, ce triomphe personnel prend, du fait de sa mission, un caractère d'intérêt commun, il concourt au relèvement du monde. Comme elle a coopéré, dans les mystères joyeux et douloureux, à la réparation du péché, en qualité de corédemptrice, maintenant la Vierge participe, dans les mystères glorieux, à la sanctification des âmes, à titre de médiatrice près de son Fils.

Dans une de ses plus ardentes prières, qu'on a si justement nommée sa prière embrasée, le Bienh. de Montfort s'adresse en ces termes à Notre-Seigneur, en lui parlant de sa divine Mère : « Souvenez-vous, Seigneur, de ses entrailles et de ses mamelles, et ne me rebutez pas ; souvenez-vous de qui vous êtes Fils et m'exaucez ; souvenez-vous de ce qu'elle vous est, et de ce que vous lui êtes, et satisfaites à mes vœux [1]. »

Ce souvenir, l'Assomption corporelle de Marie aux cieux le rend sans cesse présent à la pensée de Jésus. Une supplication à la pitié, au pardon, à la miséricorde pour nous, pauvres pécheurs, monte, muette, à tout instant, de ce corps maternel et de tous ses membres jusqu'au Cœur de Jésus.

Comment résisterait-il à ces yeux miséricordieux de sa Mère, *misericordes oculos,* levés suppliants vers sa justice, alors qu'ils ont tant pleuré à cause de lui ? Comment fermerait-il l'oreille aux prières de ces lèvres virginales qui ont couvert son front, ses joues, ses mains, des plus tendres baisers ? Comment éloignerait-il les bras qui l'ont porté et bercé, quand ils se tendent vers lui dans un geste de supplication pour nos âmes fragiles ? Comment n'apaiserait-il pas les soupirs de commisération qui soulèvent cette poitrine maternelle sur laquelle il reposa ses premières fatigues d'enfant et sans doute ses lassitudes d'apôtre ? Comment n'aurait-il pas pitié de la poussière et de la boue que nous sommes, d'avoir ainsi continuellement sous les yeux le miracle de pureté et de gloire que sa grâce a réalisé dans une pure créature tirée de la même argile que nous ?

C'était bien la pensée qui inspirait le primitif flamand Jean Provost, dans son tableau du Jugement dernier, à Bruges. Le Christ, entouré d'une cour d'anges, s'affirme terrible, une main sur une épée et l'autre sur la blessure de son cœur qu'il montre à la Vierge. Mais la Vierge, sa Mère, qui le supplie à genoux d'épargner les pécheurs, réplique à ce geste de courroux de son Fils, en découvrant sa poitrine. Elle oppose, à son cœur percé par les hommes, son sein qui l'allaita.

Oui, l'Assomption, c'est le mystère de la Médiatrice près du Médiateur même. Marie monte aux cieux en corps et en âme afin d'intercéder auprès de son Fils, non seulement avec toute la puissance de son âme si aimante et si aimée, mais aussi avec toute l'éloquence de ce corps d'où le Verbe a reçu son sang et sa chair ; comme Jésus monte aux cieux en corps et en âme afin d'intercéder auprès de son Père, non seulement avec toute la vertu de son âme, mais encore avec toute la force de ses cicatrices glorieuses. Ainsi l'enseigne l'Eglise : « Dieu l'a enlevée de ce monde, nous dit-elle, afin qu'elle pût en pleine confiance intercéder auprès de lui pour le pardon de nos péchés : *Quam idcirco de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat* [1]. » D'elle, comme de Notre-Seigneur, il est vrai d'écrire : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Elle a fait son entrée au ciel afin d'intercéder pour nous. »

Ainsi donc, si nous réfléchissons, si nous méditons, si nous pénétrons, à la lumière de la foi, dans le mystère de l'Assomption de Notre-Dame, cette méditation fera mieux qu'évoquer devant notre imagination l'envolée de Marie aux cieux dans un cortège d'anges ; elle nous y montrera autre chose qu'un triomphe personnel sans relation avec les intérêts du salut du monde ; elle nous fera entrevoir, dans ce mystère comme dans tous les autres, l'amour infini de Dieu, qui travaille inlassablement à l'œuvre de notre glorification éternelle et qui se manifeste ici par le don à l'humanité d'une médiation de pitié, de pardon et de miséricorde auprès de Jésus, juge des vivants et des morts.

* *

Quelle espérance, quelle confiance, quelle assurance doivent mettre en nos cœurs ces amoureuses

[1] On trouve cette prière célèbre du Bienheureux de Montfort à la fin de son *Traité de la Vraie Dévotion à la Très Sainte Vierge*.

[1] Secrète de la Messe de la Vigile de l'Assomption. — Voir également les oraisons de la messe de l'Assomption, qui toutes nous parlent de l'intercession de Marie.

intentions de Dieu qui président au mystère de l'Assomption... et la bonté et la puissance de celle qu'il nous donne pour Médiatrice auprès de Jésus !

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XIV

L'EUCHARISTIE : LA PRÉSENCE RÉELLE

Mes frères,

L'Eucharistie, dont nous commençons aujourd'hui l'étude, est le sacrement qui contient véritablement, réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Ce sacrement n'est pas le plus nécessaire au salut, puisque les enfants vont au ciel sans l'avoir reçu, mais c'est de beaucoup le plus grand, le plus saint, celui qui mérite le plus notre respect. Voilà pourquoi on lui donne les noms les plus magnifiques. On l'appelle le St-Sacrement, le T. S. Sacrement, l'adorable Sacrement de l'Autel, le pain des anges, le pain de vie, le pain vivant descendu du ciel, Jésus-Hostie, etc. Tous ces noms affirment la même vérité, à savoir que Notre-Seigneur est présent dans l'Eucharistie, qu'il n'y est pas seulement en signe, en figure ou en vertu, comme le prétendent les protestants, mais qu'il y est véritablement, réellement et substantiellement, comme l'a défini le concile de Trente.

Sans doute, le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, la présence réelle de ce divin Sauveur dans l'hostie et dans le calice constitue un grand mystère ; mais notre foi ne doit pas s'en trouver diminuée, car, comme nous allons le voir, Notre-Seigneur, qui ne peut se tromper ni nous tromper, nous l'a révélé ; — l'Eglise l'a toujours cru et enseigné ; — enfin, si ce mystère est, comme tous les autres, au-dessus de l'intelligence humaine courte et bornée, il ne lui est aucunement contraire.

I

Nous devons croire que Notre-Seigneur est véritablement présent dans la Ste Eucharistie, parce que lui-même nous l'a révélé.

Il l'a fait tout d'abord lorsqu'il promit aux Juifs d'instituer cet adorable sacrement. C'était au lendemain de la multiplication des pains dans le désert. La foule nombreuse qu'il avait miraculeusement nourrie le suivait dans l'espoir qu'il renouvellerait en sa faveur le prodige qu'il avait accompli. Mais il leur promit un pain plus merveilleux encore, un pain plus miraculeux même que la manne tombée du ciel jadis pour nourrir leurs pères dans le désert : « Je suis, moi, leur dit-il, le pain vivant descendu du ciel. Le pain que je vous donnerai, c'est ma propre chair qui sera livrée pour la vie du monde. »

A cette révélation, les Juifs s'étonnent, murmurent, protestent : « Comment, se demandent-ils entre eux, cet homme pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? » Ils s'imaginent, en effet, qu'il leur faudra se nourrir de la chair toute sanglante du Sauveur.

Mais peut-être ont-ils mal compris, ce n'est peut-être qu'en signe, en figure, en vertu, comme le prétendent les hérétiques, que Notre-Seigneur se propose de leur donner sa chair à manger. Il va peut-être s'expliquer et mettre fin à leurs protestations en leur disant que ce n'est pas véritablement ni réellement ni substantiellement sa chair qu'il leur donnera en nourriture. — Pas du tout ! Loin de se rétracter, Notre-Seigneur confirme par serment ce qu'il vient de leur déclarer : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous, car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage [1]. »

Plusieurs disciples s'en vont et abandonnent le divin Maître... Peu importe ! Notre-Seigneur n'a rien à retrancher aux déclarations qu'il vient de faire : c'est bien son corps, son sang, son âme et sa divinité, sa personne tout entière qui seront renfermés dans la Ste Eucharistie et qu'il donnera aux hommes en nourriture.

Mais ce n'est là encore qu'une promesse : il faut une réalisation. Cette dernière, contemplez-la le Jeudi Saint. Ce jour-là, après avoir célébré pour la dernière fois la pâque juive avec ses Apôtres réunis autour de lui dans le Cénacle, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Puis, prenant le calice où il avait versé du vin mêlé d'un peu d'eau, il le bénit et le donna également à ses Apôtres en leur disant : « Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup en rémission des péchés. »

Ces paroles sont claires : pas d'ambiguïté possible. Ici encore, ce n'est pas son corps ni son sang en signe, en figure ou en vertu, que Notre-Seigneur donne à ses Apôtres, mais c'est bien véritablement, réellement et substantiellement son corps et son sang. C'est ce même corps qui le lendemain sera flagellé, couronné d'épines et cloué à la croix ; c'est ce même sang dont la divine victime arrosera le pavé du prétoire, les rues de Jérusalem et empourprera le bois de son supplice.

Notre-Seigneur est réellement présent dans la Ste Eucharistie. C'est lui-même, vous le voyez, qui nous l'a déclaré, lui-même dont la parole est tout aussi infaillible que sa puissance est infinie. En nous révélant cette vérité, il nous proposait un nouveau dogme à croire, un nouveau précepte à observer, il faisait son testament et se léguait lui-même à nous ; autant de raisons qui l'obligeaient à parler clairement et non en paraboles. C'est ce qu'il a fait. Aussi ses auditeurs et, après eux, l'hu-

[1] Tous ces textes sont tirés de l'Evangile de S. Jean, ch. VI.

manité tout entière, ont-ils pris ses déclarations à la lettre.

II

S. Paul, après avoir relaté dans sa première épître aux Corinthiens l'institution du sacrement de l'Eucharistie, fait connaître aux fidèles avec quelles saintes dispositions il faut en approcher : « C'est pourquoi, leur dit-il, quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice. Car celui qui mange ce pain et boit ce calice indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » (I Cor., XXVII, 29). S. Paul, et avec lui tous les Apôtres, estime donc que, lorsqu'on communie, on reçoit le corps et le sang de Notre-Seigneur, et que si on le fait en état de péché, on reçoit en soi le souverain Juge justement irrité, au tribunal de qui nous paraîtrons tous un jour.

Tous les siècles chrétiens ont partagé la même croyance. « L'Eucharistie est véritablement la chair de N.-S. Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nous, » reconnaît S. Ignace, évêque d'Antioche et disciple des Apôtres. S. Justin, au IIe siècle, professe la même foi : « Nous tenons des Apôtres, dit-il, que cet aliment qu'on appelle chez nous « eucharistie », est le corps et le sang de Celui qui s'est fait homme pour nous. » Au IIIe siècle, Tertullien n'est pas moins affirmatif : « Notre chair, dit-il, se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, en sorte que notre âme s'engraisse de Dieu même. » — « Le pain avant la consécration, c'est du pain, déclare à son tour S. Ambroise au IVe siècle, mais quand le moment de la consécration arrive, le pain devient la chair de Jésus-Christ. »

Mais pourquoi multiplier les témoignages ? La foi en la présence réelle de Notre-Seigneur dans la Ste Eucharistie est professée non seulement par les catholiques, mais par toutes les communautés chrétiennes d'Orient, les Syriens, les Maronites, les Coptes, les Ethiopiens, les Jacobites, les Nestoriens, les Russes, séparées de Rome au IXe siècle, quelques-unes même dès le Ve siècle. N'y a-t-il pas là une preuve péremptoire que cette croyance était universellement admise alors dans l'Eglise ? Il faut venir jusqu'au XVIe siècle pour que des hérétiques, les protestants, osent s'élever contre elle et la condamner. Pour cela, ils sont obligés de faire violence aux textes si clairs que nous avons rapportés tout à l'heure. Luther le sentait si bien qu'il écrivait aux habitants de Strasbourg : « Je voudrais bien que quelqu'un pût me convaincre qu'il n'y a rien autre chose que du pain et du vin dans l'Eucharistie, mais le texte est trop clair et il ne me reste aucune issue pour y échapper. »

Du reste, Notre-Seigneur a pris soin bien des fois, au cours des siècles, de manifester par des miracles sa présence dans le T. S. Sacrement. Parfois, déchirant pour quelques instants les voiles de l'Hostie, il s'y montre sous les traits de son Humanité sainte, comme il le fit plusieurs fois au seul siècle dernier, au Morne-Rouge lors de l'éruption du Mont-Pelé à la Martinique, par exemple. D'autres fois, il permet qu'un sang abondant coule de la Ste Hostie, comme cela eut lieu en 1290, sous le poignard d'un juif haineux de Paris qui s'était procuré une hostie consacrée afin de pouvoir crucifier à nouveau le Sauveur comme l'avaient fait ses pères. Enfin Notre-Seigneur trahit sa présence dans la Ste Eucharistie par les miracles qu'il y accomplit. Qui dira le nombre des malades guéris à Lourdes, par exemple, au cours des processions du T. S. Sacrement ?

III

Sans doute, tous ces prodiges, en attestant la présence de Jésus-Christ sous les apparences du pain et du vin, ne nous expliquent pas comment ce divin Sauveur y devient présent et de quelle façon il y demeure caché. C'est là un mystère qui dépasse notre faible raison. Mais s'il la dépasse, il ne s'oppose pas à elle et n'implique aucune contradiction. Tous les jours nous avons sous les yeux, dans la nature, des phénomènes étonnants ; nous les croyons parce que nous les avons sous les yeux, mais nous ne les comprenons pas davantage. S'il en est ainsi, nous ne devons pas être surpris de trouver des obscurités dans la Ste Eucharistie.

Le pain et le vin y sont changés au corps et au sang de Notre-Seigneur. C'est le miracle de la transsubstantiation. Mais ce même pain, ce même vin et tous les aliments dont vous vous nourrissez, ne sont-ils pas changés chaque jour en votre propre chair et en votre propre sang ?

Vous me demandez comment dans la Ste Eucharistie le corps adorable de Notre-Seigneur peut se trouver réduit aux proportions d'une petite hostie? Mais, à votre tour, dites-moi comment un petit gland peut renfermer sous sa mince écorce un chêne gigantesque dont les puissantes ramures domineront un jour tous les arbres de la forêt ? — Vous me demandez où sont, dans cette hostie, les différents membres du Sauveur, sa tête adorable que les Juifs couronnèrent d'épines, ses mains sacrées qui répandirent tant de bénédictions et guérirent tant de malades, ses pieds qui tant de fois se fatiguèrent à la poursuite des pécheurs ? Mais vous, dites-moi où sont, dans le gland, les racines du chêne, son tronc, ses branches et ses feuilles ? Vous ne les y distinguez pas, et cependant elles y sont, puisqu'elles en sortiront.

Notre-Seigneur est présent tout entier en chacune des hosties contenues en chacun des ciboires renfermés dans les milliers de tabernacles existant sur la terre : « *Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum ille, nec sumptus consumitur*. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait mille qui le reçoivent, tous le reçoivent également, et quand tous l'ont reçu, il demeure encore tout entier » dans les hosties contenues dans le ciboire. Voilà encore un grand miracle, mais pas plus grand que celui qui se produit en ce moment où je vous parle. Je ne prononce qu'une fois les paroles que je vous adresse, comme il n'y a

qu'un seul Jésus-Christ dans la Ste Eucharistie, mais mes paroles se trouvent multipliées autant de fois que vous êtes d'auditeurs pour les écouter. Vous les entendez tous, vous les entendez intégralement, et si, au lieu de deux cents, vous étiez cent mille et que grâce à un haut-parleur je puisse me faire entendre des cent mille, les cent mille recevraient ma parole tout entière.

Non, dans la Ste Eucharistie, si nombreux que soient les prodiges, aucun ne doit nous étonner, parce que c'est Dieu lui-même qui y met sa toute-puissance au service de son amour infini pour les hommes. En demeurant avec nous dans le tabernacle, Notre-Seigneur complète l'œuvre de son Incarnation, justifie son nom d' « Emmanuel », c'est-à-dire de « Dieu avec nous » ; il y accomplit la promesse qu'il a faite de demeurer avec nous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

Mais cette présence réelle de Notre-Seigneur au milieu de nous nous impose des devoirs. Ces derniers feront l'objet de notre prochaine instruction.

PETITS PRONES

XXXIX

11e Dimanche après la Pentecôte

LES AMES SOURDES ET MUETTES

Vous n'êtes certainement pas sans avoir rencontré, un jour ou l'autre, un sourd-muet ; vous avez alors jeté un regard de compassion sur lui, parce que son infirmité lui rendait l'existence plus pénible qu'aux autres hommes et le privait de beaucoup de joies. Avez-vous jamais songé au sort, plus triste encore, de ces âmes qui, dans l'ordre surnaturel, sont frappées d'un mutisme semblable consécutif, lui aussi, à leur surdité ? Extérieurement elles n'ont rien qui appelle la pitié, et pourtant elles sont en grand danger de se perdre, ce qui serait pour elles un mal irréparable, incomparablement plus grave que la privation d'un sens corporel. Craignons d'être de leur nombre, et, pour mieux nous en préserver, considérons en quoi consiste leur infirmité.

I

Ce qui est tout d'abord le plus facile à découvrir, c'est qu'elles sont muettes. Quelques-unes le sont complètement : ce sont celles qui refusent obstinément d'admettre l'existence de Dieu, à plus forte raison de l'honorer et de le prier. Il est à noter que, même parmi les païens qui n'ont jamais entendu la prédication de l'Evangile, il peut arriver que la foi se trouve, car Dieu ne refuse jamais ce don précieux aux âmes de bonne volonté qui se conforment aux règles dictées par leur conscience : s'il le fallait, il n'hésiterait pas à leur envoyer un de ses anges pour les instruire. C'est pourquoi, même au sein des peuples infidèles, il y a des âmes qui parlent surnaturellement le langage de la foi, alors que, parmi les baptisés, on voit beaucoup de muets. Il y en a même qui, non contents de refuser à Dieu l'hommage de leur foi, parlent ou écrivent contre lui et cherchent à lui ravir des âmes. Plût au ciel qu'ils fussent muets pour tout de bon, car ils ne damneraient alors qu'eux-mêmes, tandis qu'ils entraînent avec eux les autres en enfer et accroissent leur culpabilité !

Vous n'êtes pas de ceux-là, m. f., votre présence ici le prouve assez. Et pourtant vous pouvez n'être pas complètement indemnes de ce mal. Vous restez muets pour Dieu quand, en public, vous rougissez de votre qualité de chrétiens et laissez sans répondre attaquer la religion. Vous restez muets si vous négligez vos prières du matin et du soir, si vous manquez aux offices, en un mot chaque fois que, obligés de professer ouvertement votre foi, vous vous dérobez à ce devoir. Permettez-moi, m. f., de vous exprimer à ce sujet un désir. Vous venez à l'église et vous assistez pieusement, je l'espère, à la messe. Pourquoi faut-il que seul votre chantre et un chœur de jeunes filles exécutent les chants ordinaires ? Pourquoi un seul répond-il aux salutations que le célébrant adresse à toute l'assistance et fait-il entendre l'*Amen* final des oraisons ? Y aurait-il une meilleure manière d'assister aux offices que de prendre part aux chants liturgiques ? Combien votre pasteur serait heureux si, à l'instar de ce qui se pratique dans bien des paroisses chrétiennes, tous les fidèles présents en cette église unissaient leurs voix pour louer Dieu ! La messe serait alors vraiment ce qu'elle doit être : la prière collective de tous. Vous ferez donc œuvre excellente en ne restant pas muets, mais en priant à haute voix, conformément à l'esprit de la sainte liturgie.

Il arrive aussi à beaucoup de se taire quand il serait utile de parler pour l'édification du prochain. Les Saints savaient toujours glisser dans leurs entretiens un mot de piété et élever ainsi les sujets de conversation les plus vulgaires. Bien des chrétiens font le contraire. Ils éprouvent une sorte de gêne à entendre traiter des matières religieuses, et ils croiraient passer pour exagérément dévots en y ajoutant leurs propres réflexions. Ils ne sont à l'aise que quand il s'agit de questions purement profanes, comme si, pour eux, la religion était bonne uniquement à l'église ou dans le secret de la conscience.

Et pourtant la charité nous commande de pratiquer, sous certaines conditions, la correction fraternelle, d'aider le prochain de nos conseils et de nos exhortations. Les parents doivent former leurs enfants à la vertu, et comment le feront-ils, sinon par leurs paroles jointes à leur exemple ? Tout chrétien a un véritable apostolat à exercer, chacun suivant ses ressources ; à lui s'applique l'avis de Notre-Seigneur : « Que votre lumière luise devant les hommes » (Math., v, 16) ; ou encore cet autre texte de l'Ecriture : « Dieu a donné à chacun des prescriptions à l'égard du prochain. » (Eccli., XVII, 12). Lorsque vous voyez votre voisin embarrassé sur le parti à prendre ou même prêt à faire fausse route dans une affaire matérielle, spontanément vous intervenez, pour lui donner de sages conseils : l'intérêt

que vous portez à son corps vous ferait-il oublier celui de son âme ?

Il est enfin une dernière sorte de mutisme qu'il convient de signaler ici : celui qui consiste à taire en confession un ou plusieurs péchés mortels. Lorsque cette réticence provient d'un oubli involontaire, elle n'engendre aucune faute, il suffit de la réparer à la prochaine confession ; mais lorsqu'elle est le fruit d'une intention délibérée, elle constitue un sacrilège. On peut tromper le confesseur ; on ne trompe pas Dieu. Si, pour plaire aux hommes, on est venu se confesser, aux yeux de Dieu on sort du confessionnal plus coupable qu'on ne l'était en y entrant. On se place ainsi de plus en plus sous l'empire du démon qui agit comme il le faisait au temps de Notre-Seigneur, en fermant la bouche de ceux qu'il possède ; il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui ont vécu de longues années en s'approchant régulièrement des sacrements, avec même une certaine réputation de piété, et qui, en réalité, ne faisaient qu'accumuler crimes sur crimes.

II

Le mutisme spirituel, comme celui du corps, a son origine dans la surdité. « J'ai cru, dit un psaume, c'est pourquoi j'ai parlé. » (Ps. cxv, 1). De même qu'il est impossible de s'exprimer en des mots qu'on n'a jamais entendus ni appris, de même on ne saurait parler en chrétien si on ne s'est d'abord bien pénétré des vérités de notre sainte religion. Les bonnes œuvres ont leur principe dans la foi, qui, elle-même, provient de l'audition de la parole de Dieu : « *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi,* » dit S. Paul (Rom., x, 17).

Or la révélation divine est proposée à tous avec assez de clarté pour qu'il soit possible de la discerner. Laissons de côté le problème du salut des infidèles ; il est en tout cas parfaitement établi qu'en un pays chrétien comme celui où nous vivons, l'Eglise catholique se montre manifestement aux yeux de tous avec sa doctrine et ses preuves. De son côté, Dieu agit par sa grâce sur les intelligences ; il les illumine pour leur faire connaître tantôt où se trouve la vérité, tantôt ce qu'il convient de faire. Paroles extérieures aux oreilles du corps, paroles intérieures aux oreilles de l'âme, rien ne nous manque.

Mais pour qu'elles pénètrent au plus intime de notre âme, il faut que notre bonne volonté leur en ouvre la porte ; autrement elles seront aussi vaines que celles qu'on prononce aux oreilles d'un sourd. En changeant légèrement les termes d'un proverbe bien connu, on peut dire qu'en ce domaine « il n'y a de sourd que celui qui ne veut pas entendre. »

L'incrédule qui se dit athée, ne croit pas en Dieu parce qu'il ne veut pas y croire, par crainte d'être obligé de tirer les conséquences logiques de ses croyances et de pratiquer une certaine morale qui le gêne fort. Pour se justifier, il ressasse les vieilles objections, cent fois réfutées, du matérialisme et il leur attribue sans examen une valeur péremptoire. Au fond, il évite de scruter ces problèmes, car sa conscience ne cesse de lui adresser de secrets reproches, et il s'étourdit en s'absorbant dans ses occupations quotidiennes. Ce qu'il désire, c'est de ne pas être troublé dans l'état de péché où il se complaît. Mais le jour où la grâce aura changé ses mauvaises dispositions, soyez bien certains que ses arguments négatifs ne tiendront pas longtemps.

Un jour, un jeune homme qui avait perdu la foi dans une école de l'Etat, se décida à consulter le saint Curé d'Ars : « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je n'ai pas la foi ; pourtant je dois vous avouer que je suis un peu embarrassé pour expliquer les guérisons dont je viens d'être témoin. Je ne demanderais pas mieux que de croire à quelque chose, et je vous serais obligé de me dire comment il faut que je m'y prenne pour cela. — Mon ami, lui répondit le Saint, approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. Sa grâce éclairera votre esprit et vous croirez. Il faut vous confesser. » Il disait ces mots avec un tel accent d'autorité que l'incrédule ne résista pas. Il tomba à genoux ; en se relevant il avait la foi. Ses objections contre la vérité chrétienne avaient fondu comme la glace au soleil, en même temps que son cœur s'humiliait.

Les chrétiens qui, tout en gardant leur foi, sont infidèles à leurs devoirs religieux ; ceux qui parlent et agissent dans le cours ordinaire de leur vie en véritables païens ; ceux qui, ayant autorité sur leurs semblables, ne s'en servent pas pour enseigner le bien et détourner du mal ; ceux qui taisent des péchés graves en confession, sont autant de sourds volontaires. La grâce de Dieu les sollicite : « Fais ton devoir », leur répète-t-elle sous toutes les formes. La parole humaine, dans les sermons, les conférences, les conversations privées, s'y joint souvent. Mais on aime mieux prêter l'oreille au tentateur qui conseille de ne pas changer de conduite, car on ne manque pas de raisons pour cela : travailler le dimanche paraît plus profitable que de passer son temps à l'église ; on ne veut pas s'exposer aux railleries en s'affichant comme chrétien, en s'adonnant à la dévotion et en la propageant autour de soi ; on craint aussi de déchoir dans l'esprit du confesseur en accusant tous ses péchés. En réalité, la racine du mal est dans un orgueil subtil qui refuse de se soumettre et recherche l'estime du monde.

Il y a des degrés dans cette surdité : pour les uns, elle a comme conséquence de les laisser dans l'état de péché mortel ; pour les autres, elle ferme l'accès d'une vie plus parfaite. A la fin, Dieu se lasse d'une telle obstination ; voyant ses instances repoussées, il finit par se taire ou bien ne parle plus que par intermittences. « Le cœur de ce peuple, disait Isaïe au nom de Dieu en parlant des Juifs, s'est appesanti ; ils ont endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je les guérisse » (vi, 10). Semblablement, ceux que la voix de Dieu trouve rebelles s'enlèvent à eux-mêmes le moyen de la guérison ou de l'avancement spirituel. Ils croupiront donc dans leur état.

Ceux qui, par contre, sont dignes de louange, ce

sont, au dire de l'Evangile, « ceux qui écoutent la parole de Dieu avec un cœur excellent, la retiennent et lui font porter du fruit par leur persévérance » (Luc, VIII, 15) ; ce fut par-dessus tout la Sainte Vierge, dont il est dit qu'elle conservait en sa mémoire les paroles qu'elle entendait, en les méditant. Voilà ceux que nous devons imiter. Efforçons-nous de mériter la récompense de ceux dont Jésus a dit : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » (Luc, XI, 28). Ainsi soit-il.

XL

12e Dimanche après la Pentecôte

CHARITÉ EFFECTIVE ET DÉSINTÉRESSÉE

L'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture est d'une importance capitale au point de vue du salut. Il nous fournit, en effet, les renseignements les plus précieux en même temps que les plus authentiques sur les conditions auxquelles Dieu nous sauvera. Ces conditions, puisqu'elles sont édictées par le Sauveur lui-même, expriment donc sûrement les exigences de Dieu. Par conséquent non seulement nous devons y croire, mais surtout nous les devons mettre en pratique et les prendre comme devise de notre vie et de nos mœurs.

Laissant de côté l'amour dû à Dieu, sur lequel pourtant bien des remarques seraient à faire, bornons-nous à quelques réflexions sur les qualités que doit revêtir notre amour pour le prochain, s'il veut être conforme au modèle proposé ici.

I

A qui veut se donner la peine de le méditer, l'Evangile du bon Samaritain fournit des enseignements assez clairs et assez précis. Que constatons-nous, en effet, dans cette parabole si touchante du Maître ? C'est d'abord qu'à ce malheureux qui gît, à moitié assommé, sur le chemin et auquel les voleurs ont pris presque la vie avec la bourse, le Samaritain ne se contente pas de donner de belles et bonnes paroles ; il ne se borne pas à le plaindre, à s'apitoyer sur son sort, à le consoler, à lui adresser des vœux de prompt rétablissement. Il fait plus et mieux : il lui donne à boire pour apaiser la soif qui le dévore, il panse ses plaies avec de l'huile et des bandelettes, puis il le charge sur sa monture et continue le voyage interrompu jusqu'à ce que, rencontrant une hôtellerie, il puisse y déposer son fardeau. Mais il ne prétend point encore avoir accompli tout son devoir : l'infortunée victime est recommandée à l'hôtelier, qui devra lui prodiguer tous les soins réclamés par l'état du nouvel arrivant et ne rien ménager de ce qui est nécessaire à sa guérison. Quant à la dépense, le Samaritain s'en charge ; il paiera tout ce qu'il faudra, à son prochain passage.

C'est admirable ! pensez-vous, et en même temps, j'en suis sûr, vous ajoutez cette réflexion : « Que les bons Samaritains sont rares ! » Mais prenez garde, m. f. : en faisant cette remarque et en exprimant ce regret, n'est-ce pas votre propre condamnation que vous prononcez ? Le Samaritain est votre modèle, et si vous n'avez pas, comme lui, une charité effective, vous n'aimez pas votre prochain. Sans doute, les bonnes paroles sont utiles, parfois nécessaires, et il est recommandé à ceux qui font l'aumône de joindre un peu de leur cœur à leur obole ; il est même des cas où le prochain a plus grand besoin d'un avis, d'une remontrance, d'un conseil, d'un encouragement que d'un morceau de pain. Mais dans de telles circonstances, pour que notre charité soit valable aux yeux de Dieu, il faut que notre cœur éprouve vraiment les sentiments de compassion et d'intérêt que les lèvres expriment. Et combien ont l'âme sèche, quand ils font l'aumône d'une bonne parole !

Combien aussi, m. f., prétendent, avec des paroles, avoir satisfait à leur devoir ! Beaucoup vantent la charité, beaucoup s'irritent de voir le peu de dévouement de leur voisin pour soulager la misère et la souffrance ; ils oublient leur propre égoïsme. C'est même de mode, de nos jours, pour s'attirer la faveur des foules, pour conquérir la popularité et les honneurs, de s'apitoyer sur les travailleurs et les déshérités de la fortune, et on voudrait bouleverser l'ordre social pour procurer aux besogneux et aux miséreux le bien-être qui leur manque. Mais que font en réalité, ces beaux parleurs ? Rien ou presque rien. Le catéchisme énumère quatorze œuvres de miséricorde, tant spirituelles que corporelles. C'est le programme de la charité chrétienne. Ce programme, chacun doit l'adopter et le remplir suivant sa position sociale, suivant aussi les catégories de misères qu'il rencontre à secourir. En un mot, chacun doit agir et exercer, à ses dépens, la charité, et, je vous l'assure, si chacun fait réellement ce qu'il peut et ce qu'il doit, la misère humaine aura bientôt fait, je ne dis pas de disparaître, ce qui est un rêve insensé vu l'état et les mauvais penchants de la nature humaine, mais de s'atténuer dans une proportion considérable. Que votre charité, m. f., soit donc effective !

II

Et j'ajoute : qu'elle soit vraiment désintéressée ! Ici encore, le Samaritain nous donne une grande leçon. Avant lui étaient passés près du moribond deux personnes, mais elles n'avaient point pris garde à cette misère qui gisait sur la route. Un pauvre diable dépouillé par des voleurs, un inconnu, que leur importait ? Il est probable que s'ils eussent reconnu dans le blessé un personnage quelconque, un homme occupant une situation élevée, ils se fussent donné un plus grand souci de son sort. Sauver la vie à une personne de qualité ne nuit jamais ; on peut en espérer, en retour, une récompense pécuniaire, une recommandation précieuse. Malheureusement tel ne paraissait pas le cas.

Pourtant le Samaritain qui vint à passer après, ne

s'arrêta pas à de si basses et si intéressées considérations. Celui qui était là, abandonné, sans secours, condamné à un trépas prochain si personne ne lui venait en aide, était un homme, c'est-à-dire un frère par la nature, une créature du bon Dieu. C'était suffisant. Peu lui importait que cet homme fût un étranger, de condition ordinaire, dont on n'avait à attendre ni appui ni recommandation. Il avait besoin qu'on le secourût, donc il fallait le secourir. Et sans plus ample raisonnement, le Samaritain se mit à la besogne et sauva l'étranger.

Comparons-nous à lui, m. f., et nous constaterons que dans bien des cas notre charité est loin d'avoir le caractère de désintéressement de la sienne. Sans doute, nous devons suivre des règles dans la pratique de notre charité. Il y a des préférences légitimes, obligatoires. De même que nous devons un amour spécial à certaines personnes (parents, supérieurs, amis, concitoyens, compatriotes), de même nous devons un secours plus prompt, plus considérable à leurs nécessités et à leurs misères. Mais prenons garde, même dans ces circonstances, de colorer notre intérêt du nom de charité. Faisons l'aumône, soit matérielle, soit spirituelle, pour le profit du pauvre et dans son intérêt, mais non point pour servir nos intérêts personnels. Ne réservons pas toutes nos faveurs soit à nos sympathies, soit à nos commodités, soit à nos amitiés. Notre charité doit être plus large, car aimer ses amis, a dit le Sauveur, est-ce faire autre chose que ce que font les païens ? N'agissons pas en vue des avantages que nous pouvons retirer de nos libéralités et de nos services. N'imitons pas le prêtre et le lévite qui fermèrent les yeux ou détournèrent la tête, pour ne pas voir la détresse qui réclamait leur assistance. N'imitons pas davantage le pharisien qui faisait sonner de la trompette lorsqu'il distribuait ses aumônes, cherchant sa gloire et soignant sa réputation plutôt qu'il n'ambitionnait de soulager réellement ceux qu'il secourait.

Mais faisons du bien au prochain, précisément parce qu'il est le prochain et qu'il se trouve dans une situation besogneuse. Et si nous mêlons quelque motif d'intérêt aux services que nous rendons à autrui, que ce soit le désir d'être utile à notre âme, et d'avancer le règne de Dieu.

Je termine, m. f. Dieu, vous le savez, nous jugera et d'après nos œuvres et d'après nos intentions. Cette règle, il l'appliquera à la charité comme à tout le reste. Il nous demandera non seulement si nous avons aimé notre prochain, mais encore si nous avons mis en actes notre amour. Sans les œuvres de la charité, celle-ci sera réputée sans valeur. Si nous avons accompli les actes, Dieu en scrutera les mobiles, et s'il trouve que, en faisant le bien, au lieu de chercher sa propre gloire et le soulagement de nos frères, nous avons eu en vue nos petits intérêts personnels, il effacera du livre de vie ces œuvres que nous avons accomplies pour nous, et nous nous trouverons en face d'un néant quand nous comptions sur un trésor.

Imitons donc le bon Samaritain ; que la vertu de charité soit en nous effective et désintéressée, et nous aurons, pour ce qui regarde le second commandement de la Loi, fait tout ce qui est nécessaire pour obtenir la vie éternelle. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

XII

Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il

LA DÉLIVRANCE DU MAL

Dans les deux demandes qui précèdent immédiatement celle-ci, nous n'avons pas fait autre chose que de supplier notre Père du ciel de nous délivrer du mal. En lui disant : « Pardonnez-nous nos offenses, » nous l'avons prié de nous délivrer des péchés passés et des peines qu'en les commettant nous avons encourues. En disant : « Ne nous laissez pas etc. », nous avons sollicité d'être préservés des péchés futurs et des châtiments que nous encourrions en nous y abandonnant. Que reste-t-il donc à ajouter, et pourquoi dire encore à Dieu : « Mais délivrez-nous du mal, » comme si nous ne lui avions rien demandé jusqu'ici à ce sujet ?

C'est que, outre la délivrance des péchés et des peines encourues en les commettant, il nous reste assurément à demander celle d'une foule d'autres maux, que nous appelons temporels, maux à la morsure desquels, comme à celle d'autant de chardons, sont soumis pendant cette vie, même ceux qui, par l'intégrité de leur vie, ressemblent à des terres vierges ; maux justement comparés à des chardons, par les souffrances cuisantes qu'ils nous occasionnent et la multitude des blessures qu'ils nous font. Or, certains d'entre eux tiennent à notre nature : telles sont nos ignorances, nos infirmités naturelles. D'autres proviennent de volontés opposées à la nôtre, comme sont les persécutions personnelles, les séditions, les guerres entre nations, etc. D'autres sont l'effet, selon notre manière de parler, du hasard, des accidents, comme sont les incendies, les inondations, les orages, les tempêtes, les tremblements de terre, les famines et tant d'autres semblables, dont notre Père céleste tient à nous délivrer, afin que, comme des broussailles malfaisantes, elles ne dominent pas notre cœur, pour l'empêcher de rien produire à l'honneur et à la gloire de Dieu.

Mais notez bien que, si Dieu aime à nous délivrer de ces maux, c'est d'ordinaire grâce à la demande pressante que nous lui en faisons : « *Si conversus populus meus deprecatus me fuerit... exaudiam ego de cœlo et sanabo terram eorum.* » (II Par., II, 14). Et voilà pourquoi l'Eglise a établi tant de prières différentes à cette fin, et cela tous les jours de l'année.

I

Cette prière étant restreinte à ces maux auxquels demeurent sujets tous les mortels, même les plus

innocents (selon l'interprétation qui nous semble la meilleure), il ne faut pas se persuader que Dieu nous en délivrera totalement, en faisant qu'ils ne nous assailient pas, comme il le fit par exemple pour Loth qu'il délivra de la ruine de Sodome et de Gomorrhe. Cette préservation, en effet, ne peut avoir lieu pour nous dans cette vallée de larmes, mais seulement au ciel, où il n'y a plus ni faim, ni soif, ni souffrance, ni autre mal quelconque. Si donc nous la souhaitons pleine et entière, nous pouvons encore, à la vérité, formuler la demande dont nous parlons, mais alors elle se confond avec celle du salut éternel.

Par contre, si vous voulez obtenir une délivrance du mal qui convienne à notre vie présente et misérable, où nous sommes pour gagner la gloire céleste moyennant les souffrances et les tribulations, demandez seulement celle que Dieu, dans la sagesse de sa Providence, préfère davantage pour vous. A défaut d'exemption totale qu'il nous réserve pour plus tard, il y a trois autres manières de nous secourir, et cela avec bien plus d'avantages pour nous.

La première consiste à adoucir nos maux par les consolations et douceurs qui les accompagnent, à tel point que nous les supportions avec facilité. C'est ainsi que Dieu délivra Jacob du mal de la haine fraternelle, lui faisant des promesses magnifiques, lui apparaissant maintes fois et lui montrant même le ciel.

La seconde consiste à nous en dédommager par des biens qui les balancent largement. C'est ainsi que Dieu fit avec Daniel, en lui ménageant dans les maux de sa captivité la faveur des puissants monarques qui le retenaient prisonnier à leur cour.

La troisième est de faire servir ces maux à la production d'un bien plus grand que n'est le mal dont nous souffrons. C'est ce que Dieu fit avec le patriarche Joseph, à qui la trahison de ses frères et la vente qu'ils en firent assura le plus magnifique avenir, ainsi qu'à toute leur famille.

Par conséquent, lorsque vous dites à Dieu : « Délivrez-nous, » vous ne devez pas vouloir lier, pour ainsi dire, ses mains, en lui demandant de ne point vous envoyer telle sorte de maux, parce que vous ignorez ce qui est préférable pour vous : « *Memento quod ignoras opus ejus* » (Job, XXXVI, 24). Ce que vous devez désirer uniquement, c'est qu'il vous délivre de tout mal, de la manière qu'il sait être la plus avantageuse à sa gloire. Si Dieu veut vous délivrer de tout mal absolument, qu'il en soit béni : « *Confiteor nomini tuo, quoniam liberasti me a rugientibus ad escam* » (Eccli., LIV, 4). Sinon, contentez-vous de ce qu'il agit envers vous de la façon la plus utile à votre salut et aux intérêts de sa gloire. Ici, comme partout, abandonnez-vous filialement aux desseins de sa Providence.

Vous comprenez dès lors comment il convient de parler à Dieu : nous devons lui demander de nous délivrer non pas de nos tribulations, mais du mal : parce que la tribulation se change souvent en un bien plus grand que ne serait celui qu'il y aurait à échapper à la tribulation. Autrement vous courrez le risque de faire comme ceux qui, sottement, confondent le mal avec le bien et le bien avec le mal : « *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum !* » (Is., V, 29). Au reste, souvenez-vous que le plus grand bien que nous puissions retirer des maux qui nous affligent sur cette terre, c'est de savoir les supporter avec patience et dans la paix de son âme : « *Tribulatio patientiam operatur.* » (Rom., V, 3). Aussi, quand Dieu, au milieu des maux qui vous éprouvent, vous accorde cette paix, ne désirez pas autre chose. Avec ce bien seul, on peut dire que vous êtes libéré de tout mal.

II

Il semblait raisonnable, les demandes adressées au Père céleste dans l'Oraison dominicale étant à ce point relevées et importantes, que cette dernière eût la conclusion si usitée dans la Sainte Eglise : « *Par Jésus - Christ Notre - Seigneur* », et nullement un simple *Amen*, parole qui ne peut absolument pas donner à cette oraison la force d'impétration que lui donnerait l'autre, où l'on fait intervenir le souvenir de Jésus et de ses mérites, à l'appui des demandes faites à Dieu. Cependant c'est le Christ lui-même qui a, de sa propre bouche, enseigné l'Oraison dominicale et, partant, disposé les choses autrement ; c'est donc lui qui a voulu que cette Oraison eût pour conclusion seulement le mot *Amen*. Mais cela ne doit pas vous étonner, car Notre-Seigneur, ayant l'habitude, au dire de certains Docteurs, de réciter fréquemment et à haute voix l'Oraison dominicale avec ses disciples, il eût été peu conforme aux usages qu'il se nommât lui-même comme intercesseur et caution des demandes qu'il faisait à son Père, bien que ce ne fût pas pour lui-même en particulier, mais pour lui-même comme chef ou tête du corps mystique, qu'il daignait prier avec ses disciples. De plus, le Père connaît à merveille et sans retard le langage de son Fils ; dès lors, il était inutile que nous lui rappelions son souvenir dans une prière faite par son ordre exprès et dans les termes dictés par lui.

D'ailleurs, à considérer les choses de plus près, le mot *Amen* apparaît comme très adapté au but de la prière qu'il termine. Observons d'abord qu'il renferme tant de significations qu'on ne l'a jamais traduit en latin. D'abord, quand il se trouve au commencement du discours, il a un sens d'affirmation. C'est pour cela que Jésus-Christ avait coutume de dire, quand il allait proposer une vérité de haute importance : « *Amen dico vobis ;* » ce qui n'était pas un serment de sa part, comme beaucoup se l'imaginent, mais une affirmation plus solennelle. Quand il se trouve à la fin, il a une signification double : il confirme ce qui vient d'être dit, et il souhaite en outre que ce qui vient d'être dit se réalise. Ainsi quand, anciennement, avait lieu la lecture des malédictions portées contre les transgresseurs des préceptes de Dieu, le peuple rassemblé devait, après chacune d'elles, dire : « *Amen.* » De même, après chacune des bénédictions promises aux observateurs fidèles des commandements divins, le peuple devait

dire encore : « *Amen.* » Nous lisons aussi au Ps. cv, 48 : « *Benedictus Dominus Deus Israël a sæculo et usque in sæculum* » et à la suite, immédiatement : « *Et dicet omnis populus : Fiat, fiat,* » c'est-à-dire *Amen, Amen,* comme porte le texte hébreu ; ce qui n'est pas autre chose que traduire le désir de ce qui vient d'être dit, et un désir intense. Ce fut un sentiment analogue qu'exprima le grand évêque S. Cyprien quand, à l'audition de la sentence de mort prononcée contre lui, il répondit à haute voix : « *Amen.* » Mais que cette parole eut alors de valeur !

Lorsqu'à la fin du *Pater* nous disons : « *Amen,* » nous voulons de même dire : « Qu'il soit fait ainsi. » Ce mot sert encore à recueillir notre esprit de manière à réparer les distractions que nous avons pu avoir au moment où nous présentions à Dieu une des demandes précédentes, car il est censé suivre chacune d'elles, bien que, pour n'avoir pas à le répéter sept fois, nous nous contentions de le mettre à la fin de la prière comme un sceau qui nous rend responsables du tout. Néanmoins, combien on en fait peu de cas !

Il est enfin très utile aux ignorants. Bien que dans la Sainte Eglise nul ne doive être simple au point de ne pas savoir ce qu'il sollicite de Dieu dans chacune des demandes du *Pater,* il arrive toutefois qu'on rencontre tous les jours des gens de cette sorte. Or, ces derniers peuvent, pourvu qu'ils sachent au moins d'une manière confuse que tout ce que l'Eglise demande à Dieu est fort juste et très raisonnable, unir leur intention, grâce à cet *Amen,* à celle des autres dont l'intelligence est plus haute et mieux cultivée, et, s'ils le font avec une foi vive, obtenir autant qu'eux. C'est ce qui arrive à l'homme des champs qui présente à son prince un mémoire et qui obtient l'objet de sa requête, bien qu'il n'en saisisse pas la force et ne fasse que protester de son vif désir d'obtenir ce qu'il y a fait consigner par de plus instruits que lui. Voilà pourquoi S. Paul ordonna que les prières publiques ne fussent pas faites à voix basse et dans un idiome inconnu ; il voulait que les ministres qui tiennent la place des ignorants, puissent les exciter en toute sûreté à répondre *Amen : « Ceterum, si benedixerit spiritu, qui supplet locum idiotæ, quomodo dicet* Amen *super tuam benedictionem, quoniam quid dicas nescit ?* » (I Cor., xiv, 16).

Au reste, ne croyez pas que les prières qui se font dans l'Eglise et avec son approbation vous soient inutiles parce que vous ne les comprenez pas. Il suffit qu'avec ses ministres vous sachiez répondre : *Amen,* mais de bon cœur. Ces prières ne vous sont pas inutiles, dis-je, pour toucher Dieu en votre faveur, parce que si vous ne comprenez pas le prix de ces joyaux que vous lui offrez, comme le ferait un connaisseur très expert en pierres précieuses, il le connaît à merveille et il ne manquera pas de les avoir pour très agréables, comme il a pour agréable la prière des petits enfants : « *Ex ore infantium, Deus, et lactentium perfecisti laudem* » (Ps. viii, 3). De plus, elles ne vous sont pas inutiles non plus pour mettre en fuite les démons, tout comme ne sont pas inutiles pour éloigner les serpents les paroles de l'enchanteur, alors même qu'il ne saisit pas ce qu'elles signifient ; il suffit qu'il ait l'intention d'opérer ce que porte le charme.

FIN

LE « SALVE, REGINA »

VII

Ad te clamamus

LES CRIS DE L'EXIL

Mes frères,

J'ai essayé de vous montrer la réalité et le caractère de notre exil.

Loin de notre patrie, encore séparés de notre race, perdus au milieu d'un monde qui ne parle pas notre langue et se passionne pour une histoire et pour des intérêts que nous ne comprenons pas ; condamnés à ne rentrer dans la patrie que lorsqu'il plaira à Dieu d'en abaisser les frontières devant nous, je vous faisais pressentir que cette terre devait être, pour nous, chrétiens, une vallée de larmes et de gémissements.

Notre antienne s'étend sur ces larmes, en effet, comme si elle s'y complaisait. Elle multiplie les formules pour mieux rendre l'intensité de nos douleurs : « Vers vous nous crions, nous les exilés, fils d'Eve. Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant. »

Les cris, les pleurs de l'exil, quels sont-ils donc, m. f. ? Hélas ! quels doivent-ils être plutôt ? car j'ai bien peur que nous ne les connaissions pas assez. C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui.

I. — *Le cri de la fidélité*

Le premier cri de l'exil, c'est un cri de fidélité.

Il faut faire avec la patrie, cette autre mère, l'expérience dont je vous parlais l'autre jour : il faut l'avoir perdue, pour se rendre compte de l'amour qu'on lui portait. Alors cet amour s'accroît. Il bénéficie de toutes les comparaisons douloureuses qui s'imposent à chaque instant. L'image de la patrie apparaît, ses ombres fondues par l'éloignement, gardant seulement, comme un nimbe autour de son front, le rayonnement infiniment doux des joies qu'elle nous a données. Et c'est l'heure où nous lui jurons au fond du cœur une inébranlable fidélité. L'autre, la terre d'exil, peut étendre ses charmes autour de nous, essayer à son tour de se faire aimer ; nous lui reprochons presque ses avances, comme une tentative de corruption...

Vous connaissez le psaume célèbre qui chante, depuis la captivité de Juda, ces fidélités de l'amour : « Au bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous rappelant Sion. Après les branches des saules, au milieu

des eaux, nous avons suspendu nos harpes, comme des instruments abandonnés. Alors ils nous demandèrent, ceux qui nous avaient emmenés captifs, les paroles de nos chants nationaux. Ceux qui nous avaient forcés de la quitter nous disaient : « Chantez-nous les cantiques de Sion. » Comment chanter les cantiques de Dieu sur une terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche ! que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse un seul jour de me souvenir de toi, de te mettre, Jérusalem, au commencement de toutes mes joies ! » (Ps. CXXXVI).

Voilà, m. f., le vrai cri de l'exil : « Que ma main se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais, plutôt que de t'oublier, ô ma patrie ! » Si nous avions vraiment l'esprit du christianisme et le sentiment que nous sommes des exilés, on devrait retrouver sur nos lèvres cette protestation de fidélité. Hélas ! faut-il un bien long examen de conscience pour reconnaître qu'il n'en est pas ainsi ?

« Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche ! » Mais c'est notre condamnation, en vérité. Car dans beaucoup d'âmes, où donc est-il, dites-moi, le souvenir de la patrie éternelle ? Quelle place occupe-t-elle dans nos journées, la pensée du ciel et de Dieu ? Pour beaucoup de chrétiens, cette place est absolument nulle. Les préoccupations de ce monde les absorbent tout entiers. Ils en sont venus à ne plus savoir qu'ils ne sont pas uniquement les fils de cette terre, et quand nous leur parlons de leur patrie du ciel, ils nous regardent avec des yeux étonnés, faisant effort pour réveiller des souvenirs très lointains, presque morts sous un long oubli.

Pour d'autres, pour les meilleurs, pour nous, m. f., n'est-il pas vrai que cette pensée de Dieu nous est difficile, lourde bien souvent, et qu'on peut à peine obtenir de nous y fixer quelques instants ? Ah ! si nous aimions, pourtant ! Nous en connaissons assez de notre patrie future, de ses joies, des cantiques qu'on y chante, du sacrifice éternel qui y est offert, pour que ce souvenir puisse nous retenir et nous charmer !

« Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne te mets pas, Jérusalem, au commencement de toutes mes joies, » si tu n'en es pas la meilleure, la plus pure, la plus douce, celle qui couronne toutes les autres, et par laquelle elles sont jugées !

L'amour de Dieu, le souvenir de la vraie patrie, notre plus grande joie ! Mais c'est notre condamnation, encore une fois. Hélas ! nous ne sommes pas, nous autres, comme les Juifs exilés. Nous n'avons pas abandonné nos harpes dans les saules, au milieu des eaux, comme des instruments inutiles. Nous ne répétons pas, avec force et mélancolie, la fière réponse des captifs : « Comment chanterions-nous sur une terre étrangère ? » Nous croyons fermement, au contraire, aux joies de ce monde. Nous avons notre harpe entre les mains, et sur les rives de la vie que nous descendons avec langueur, nous avons cherché tous les souffles qui pouvaient la faire vibrer harmonieusement : fortune, amitiés, amour, estime, réputation, peut-être célébrité mondaine. Est-il vrai, oui ou non, que nous y avons cru, et qu'à certaines heures nous aurions voulu les faire chanter toutes à la fois ? Est-il vrai que nous nous sommes épris des chansons de ce monde, que nous les avons trouvées suaves, et qu'elles nous ont bien des fois jetés dans l'ivresse ?

Je ne vous le reprocherais pas, malgré tout, si au milieu de toutes nos joies, au-dessus d'elles toutes, c'étaient encore du moins les cantiques de Sion que nous avions surtout aimés. Mais ils nous ont souvent paru trop froids, n'est-il pas vrai ? Nous les avons rejetés comme des chants de tristesse importune, trop sévères pour notre faiblesse, trop graves pour notre folie.

De sorte, m. f., que nous, les exilés du ciel, nous avons oublié le ciel, qu'au lieu de pousser vers lui le cri de la fidélité, nous avons pris peu à peu un cœur et un visage entièrement tournés vers ce monde, et que Dieu a pu répéter sur nous les paroles sévères du prophète : « Mon peuple a fait deux choses mauvaises. Il m'a abandonné, moi, la fontaine d'eau vive. Et il s'est creusé des citernes, des citernes qui se tarissent et ne peuvent garder l'eau des pluies. » (Jér., II, 13).

Ad te clamamus, exsules filii Evæ ! Vers vous nous crions, nous, les exilés fils d'Eve ! Ah ! la mensongère parole, m. f., sur nos lèvres, peut-être encore aujourd'hui ! Comme, avant de la redire, nous aurions besoin de retrouver, au fond du cœur, ce cri de fidélité qui n'oublie pas la patrie et cherche dans son souvenir ses meilleures joies !

II. — *Le cri de l'angoisse*

Le second cri de l'exil, c'est un cri d'attente anxieuse. Il naît spontanément du premier. Quand on garde vivace dans son âme l'image de la patrie absente, cette image nous sollicite toujours intérieurement. Elle nous répète doucement : « Reviens, reviens ! » C'est la patrie qui chante au fond du cœur la joyeuse chanson du retour. Et cette chanson nous presse, nous jette dans une impatience qui est douloureuse tant elle nous remue profondément.

Etes-vous revenus, un jour, de très loin, auprès de ceux que vous aimiez et après une longue absence ? D'abord on fait effort pour garder son calme, pour ne pas calculer le temps qui s'écoule... ou plutôt le temps qui reste. Mais le temps nous avertit malgré nous. Il y a comme un instinct qui nous crie des profondeurs de notre être : « Tu approches ! Ils ne sont plus loin, les bien-aimés ! » Alors c'est une fièvre qui nous prend ; la gorge se serre ; les mains se mettent à trembler ; les yeux ne peuvent plus se fixer à rien, impatients maintenant de voir ceux que depuis si longtemps ils n'ont pas regardés... Et lorsqu'on arrive enfin, les premiers embrassements du retour gardent de cette attente anxieuse quelque chose encore d'oppressé et de poignant.

M. f., il y a bien longtemps que nous n'avons pas vu le ciel. Il y a bien longtemps que là-

haut, dans la patrie, notre Père et notre Mère nous attendent, entourés déjà de nos frères aînés. Pourquoi donc nos cœurs ne chantent-ils pas plus ardemment la divine chanson du retour ? Pourquoi ne ressemblons-nous pas davantage aux Saints ?

Ah ! les Saints ! Vous avez entendu, n'est-il pas vrai, leurs cris d'impatience. Je ne vous en citerai qu'un, le cri de S. Paul. Voilà bien une âme d'exilé ! Il avait une foule de choses à faire en ce monde ; il avait à porter à toute créature le nom béni du Christ Jésus. Son cœur d'apôtre avait contracté des liens infiniment doux avec ceux que, par l'Evangile, il avait engendrés à la vraie lumière et à la vraie foi. Et tous ces enfants lui criaient : « Restez avec nous ! Nous avons tant besoin encore de vos conseils et de vos paternels enseignements ! »

Mais le ciel aussi appelait l'apôtre. Le Christ qui lui était apparu sur le chemin de Damas, voulait maintenant l'embrasser dans la douceur du paradis. Et l'apôtre nous fait la confidence de ses tortures : « Je suis pressé de deux côtés : par ma tendresse de père qui voudrait rester avec vous, par mon amour de fils qui voudrait revoir son Père et son Dieu ! » Et il finissait par dire : « Je désire que mon corps se dissolve et que je puisse aller habiter avec le Christ. » (Phil., I, 23).

Mais pourquoi cité-je S. Paul ? Pourquoi ne pas nous rappeler une autre figure, plus ardente encore dans son impatience, et qui a fini par en mourir? Oh! oui, elle a connu, la T. S. V. Marie, cette douleur de l'attente anxieuse dont je vous parlais. Les dernières années de sa vie n'ont guère été qu'un long martyre. Demandons-lui de nous l'inspirer un peu.

Si nous sommes tirés vers ce monde par la jeunesse, par la santé, par tous les bonheurs promis et permis, pourquoi ne sentons-nous pas au moins le ciel qui nous tire aussi ? Pourquoi ne pas connaître cette souffrance qui nous grandirait ? Pourquoi, mûris par les méditations de notre foi, ne pas avancer un peu les années sereines de la vieillesse chrétienne et entrer déjà dans ses sentiments?

Oh ! qu'elles sont belles, ces âmes en partance pour le paradis ! Vous en avez vu comme moi. Tous les liens se sont peu à peu rompus. Pour retenir au rivage ces barques légères, il n'y a plus qu'un fil, le fil d'une vie qui va se briser bientôt. Et les flots de la vie infinie viennent déjà les caresser doucement. Ils leur racontent les chansons du large où elles entreront bientôt ; ils leur disent le bruit que cela fait de l'autre côté, quand ils baignent les grèves éternelles. Et les vieillards soupirent en murmurant : « Pourquoi n'est-ce pas aujourd'hui ? »

* *

M. f., encore une fois, si nous vivions des pensées du ciel, dans le sentiment de notre exil, tels seraient nos cris, à nous aussi, cri de fidélité et cri d'angoisse.

Hélas ! si ce n'est pas l'amour qui nous les fait pousser, Dieu aura encore une ressource : les tristesses de ce monde, dont je vous parlerai bientôt.

Et parce que la terre d'exil ne sera qu'une vallée de douleurs et de larmes, il nous faudra bien tourner nos regards vers la patrie éternelle et jeter un appel vers le bonheur qui nous a été promis. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XXIV

Terreur des démons, priez pour nous

LA LUTTE CONTRE LE DÉMON

Il ne semble pas nécessaire de démontrer longuement le bien-fondé de ce nouveau titre donné par ses Litanies à S. Joseph. « Terreur des démons », il doit l'être, il l'est, certes, pour plusieurs raisons ; nous ne retiendrons que celles-ci : il fut le gardien du Rédempteur, le protecteur de la Femme bénie entre toutes les femmes ; il les aima, l'un et l'autre, d'un immense amour ; enfin, il était l' « homme juste ».

I

1. Le Fils de Dieu s'incarna pour le salut du monde. Il prit notre nature, pour pouvoir souffrir et mourir, afin de nous racheter, c'est-à-dire de nous réconcilier avec son Père, c'est-à-dire encore, et en somme, de détruire l'œuvre néfaste accomplie par Satan, dès le début des âges.

Le Sauveur voulut être soumis à toutes nos faiblesses, hormis le péché. Il fut petit enfant, tel que les autres, et il daigna avoir besoin, comme eux, d'un père pour veiller sur lui, le garder et lui gagner sa vie.

Or cette créature privilégiée, choisie par la Providence, entre toutes, pour être ce père représentant du Père éternel, ce fut S. Joseph. C'est lui qui lui trouve, pour naître, un asile ; qui le sauve de la fureur d'Hérode ; qui l'*élève*, le vêt, le nourrit, l'abrite, le protège, lui met un métier dans les mains. C'est lui qui conserve au monde son Sauveur, vainqueur invincible de Satan.

Et celui-ci sait bien que son amour pour Jésus n'a pu que grandir au ciel : S. Joseph monte, par conséquent, la garde à la porte des âmes fidèles pour empêcher le démon d'y entrer et d'en chasser, en même temps que la grâce, Celui qui la donne et qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes ; et — l'enfer en fait l'expérience, pour lui si douloureuse — il s'emploie, de ses prières puissantes sur le Cœur divin, à la conversion des pécheurs.

Comment les esprits infernaux ne le craindraient-ils pas ?

2. Qu'on se rappelle les premières pages de nos saints Livres. Il y est question de la chute d'Adam et des châtiments qu'elle lui valut ; mais aussi du Rédempteur qui viendra et, particulièrement, de la Femme qui sera l'ennemie du « Serpent », et qui « le meurtrira à la tête »... Personne n'ignore qu'il s'agit là de la Créature prédestinée, de la Vierge bénie entre toutes, qui serait la Mère du Messie...

Quand les temps furent accomplis, quand Dieu jugea le moment venu de se réconcilier avec le monde coupable et de le sauver, il suscita, dans la maison d'Anne et de Joachim, l'Enfant d'élection qui grandirait dans le Temple où elle se préparerait à sa mission sublime de Mère très pure du Dieu incarné, victorieuse de Satan.

Mais il lui fallait un « chaste gardien » de sa virginité, de son honneur et de sa faiblesse : celui-là, c'était encore Joseph, devenu ainsi, en quelque sorte, l'allié de Marie dans sa victoire sur l'enfer et par suite la « terreur des démons ».

3. Jésus, Marie !... quand on porte dans son cœur ces deux noms incrustés, il est impossible d'y laisser pénétrer le démon. Quand on veut rester fidèle à Jésus, à Marie, et les aimer vraiment, non, on ne peut pas se prendre aux pièges, aux appâts trompeurs que l'Ange déchu multiplie sur le chemin des âmes.

Il n'est pas de plus grande terreur pour le Maudit que de voir des hommes sur qui il s'acharne. éprouver et entretenir en soi l'amour de Jésus et de Marie.

Mais alors, quelle créature les a plus et mieux aimés, — que dis-je ? les a autant aimés que S. Joseph ? Il n'y avait qu'eux dans son cœur ; ils étaient son seul souci, l'unique objet de son dévouement. Pour eux, il veillait, il travaillait, il souffrait, il pleurait. Sa vie, son être tout entier leur appartenaient. S'étant donné, à l'appel de Dieu, jamais il n'a même eu la pensée de se reprendre.

Quel pouvoir, en de telles conditions, le démon pouvait-il avoir sur lui ?

4. Enfin — c'est l'Evangile qui lui donne ce titre enviable — S. Joseph était un « homme juste », c'est-à-dire qu'il réunissait en soi toutes les vertus qu'on appellerait les vertus chrétiennes.

Même si l'on n'admet pas qu'il fut purifié du péché originel dès sa naissance, il est sûr qu'il ne commit jamais aucun péché personnel. Il se tourna vers Dieu, au premier éveil de sa raison, et ne cessa de correspondre aux grâces abondantes de perfectionnement et de sanctification qu'il en recevait. « Après Marie, nous assure S. Léonard de Port-Maurice, Joseph est absolument le premier dans toutes les vertus et en atteint le sommet. »

C'est assez dire que, devant un ennemi pareil, devant un tel adversaire de ses « pompes et de ses œuvres », le démon n'a qu'une attitude possible : fuir ! Il y a, en effet, de quoi le *terrifier !*

« Terreur des démons », S. Joseph ne le fut pas seulement pour lui-même : il l'est toujours pour chacun de nous. Recourons à lui avec confiance, quand la tentation se fait plus forte, afin qu'il nous aide à ne pas succomber. Allons à lui aussi si, par malheur, nous avons péché, afin qu'il porte au trône de Dieu notre repentir et nous tende la main pour nous relever et nous préserver de nouvelles chutes.

II

Nous serons, nous, la « terreur des démons », si nous savons résister à la tentation.

Nous ne pourrons jamais échapper à la tentation : le mal est là, continuellement, qui nous attire. La sollicitation dangereuse nous vient du démon, d'abord, mais aussi de ses auxiliaires, les créatures et nos mauvais instincts. Le bon Dieu le permet, afin de nous éprouver, afin de se rendre compte si véritablement nous l'aimons et voulons lui demeurer fidèles.

A moins que nous ne nous jetions volontairement dans la gueule du loup, en n'évitant pas, quand nous le pourrions, les occasions de péché, nous ne sommes pas responsables de la tentation qui nous assaille. C'est si vrai que souvent nous souffrons très réellement d'être tentés.

Mais parfois nous nous décourageons et nous nous laissons aller ; ou bien, ce qui revient au même, nous ne réagissons pas, nous ne résistons pas.

Nous devons lutter.

Ce devoir, il est quelquefois difficile de le remplir, tellement l'attaque est impétueuse, mais ce n'est jamais impossible. Tout seuls d'ailleurs nous n'y parviendrons pas ; le secours de la grâce nous est nécessaire.

Ceci posé, que faut-il pour avoir raison de la tentation ?

1. *Avant* la tentation, nous devons nous prémunir contre ses assauts. Ici se réalise cet adage de la plus élémentaire prudence : « Si tu veux la paix, prépare la guerre » ; si tu veux répandre chez l'ennemi l'hésitation, et le dérouter, fais en sorte qu'il te sente fort et invincible.

Que penserait-on d'un soldat qui, pour fourbir ses armes et se munir de cartouches, attendrait d'être lancé dans la bataille ? Que penserait-on d'un chef responsable qui, pour fortifier une citadelle, une ville ou une frontière, attendrait la ruée de l'ennemi ?... Or, nous le savons, nous pouvons à chaque instant être obligés de combattre ; notre âme est une forteresse contre laquelle le démon livre des assauts redoutables et que nous n'avons pas le droit de lui laisser prendre.

Nous regarderons donc comme faite à nous-mêmes cette recommandation de Notre-Seigneur à ses trois apôtres préférés, endormis à l'entrée du Jardin, tandis que, la face contre terre, il agonisait : « Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation ! »

Donc, premier moyen de nous prémunir contre la tentation : la vigilance.

Nous sommes perdus si, comme une place démantelée, nous laissons notre cœur exposé aux ravages de Satan, si nous laissons libre cours à notre imagination vagabonde, si nous ne maîtrisons pas nos sens.

Cette vigilance exige premièrement que nous fuyions toutes les occasions de péché. Nous savons ce que cela veut dire. Est occasion de péché tout ce qui est de nature à nous porter à mal faire : les divertissements coupables, par exemple, les mauvaises compagnies, les lectures trop romanesques, les chansons hasardées, la recherche excessive des parures, et le reste...

Il est extrêmement dangereux de jouer avec le